

1

Je me souviens de sa dernière question. Elle me demanda si j'étais antisémite. Je lui répondis que je l'aimais, naturellement. Mais je ne sais pas si je l'aimais. Ce matin de juin, nous avons fait l'amour maladroitement, pour la dernière fois, sans rien d'autre à quoi nous raccrocher que les murs décrépits de cet hôtel du parc Saavedra et un passeport que nous imaginions alors définitif. Ou plutôt non, que j'imaginai, moi, définitif, car l'imagination se conjugue au singulier. Comme prier ou se masturber. De toute façon, c'était elle qui partait en voyage, et c'était ma façon à moi d'essayer de lui faire mes adieux. Une initiative maladroite, sans doute, mais qui du moins ne laissait place à aucune promesse entre nous. Nous nous parlâmes à peine. Tout fut presque parfait. Les draps suintaient l'humidité et l'air exhalait une odeur rance. En ce lieu de macération, elle n'avait cessé de répéter qu'elle s'en allait. Rien d'autre. Enfin si, mais des phrases isolées, sans le pluriel des processions, sans images en tête de cortège. Comme disait le père Anselme : « Il n'y a pas de théologie de l'amour. »

Peut-être suis-je antisémite. Et peut-être le genre humain tout entier porte-t-il en lui quelque chose d'impossible à confesser. Pour Macias, cette hypothèse est une loi générale. Il fut inutile de lui expliquer que ma relation avec Rachel était assez ordinaire. D'autant qu'il ignore

que les lois générales sont comme les sentiments : elles n'existent pas. Ou si elles existent, elles sont elles-mêmes impossibles à confesser.

Suis-je antisémite ? Peut-être la froideur de mon comportement a-t-elle permis à Danilo Gronewald d'en acquérir la certitude. Doña Marga, au contraire, répondrait par un non catégorique. Pour ma part, je crois que nous cherchons tous à ressembler à ce que nous craignons le plus. Peut-être est-ce la raison pour laquelle j'ai failli devenir curé. Rachel n'a jamais compris un tel raisonnement. Elle seule, alors qu'elle partageait ma vie. Ce qui est amusant, c'est que le père Anselme, lui aussi, avait l'habitude de répéter que la peur explique aisément bien des vertus. Aujourd'hui, j'écrirais « dieu » avec une minuscule. Mon nom aussi. Je l'ai en permanence sous les yeux, fixé par des punaises au mur de la chambre que j'occupe à la pension. En travers du document sur lequel on peut lire Damien Daussen. Mais ç'aurait pu tout aussi bien être Damien tout court ou Père Damien (auquel cas, ce document aurait été plus qu'une image : une icône), parce qu'à une époque qui me semble aujourd'hui bien lointaine, aussi lointaine que le présent de narration qu'utilisent les curés quand ils parlent, j'ai suivi pendant trois ans le petit séminaire. Puis, une fois certaines de mes peurs apaisées, j'ai renoncé à ma vocation pour commencer à travailler comme veilleur de nuit à la Faculté des Sciences de ma ville. Malgré tout, il m'arrivait encore de relire certains passages de la Bible, Job en particulier. Ils m'aidaient à trouver le sommeil. Job est une litanie sans fin. Comme le barillet du revolver

qui semble ne jamais s'arrêter chaque fois que je le fais tourner en roue libre. C'est étrange mais c'est comme ça : un veilleur de nuit doit toujours s'attendre au pire. Même chose pour un prêtre. Il y a peu de différences entre ces deux métiers. Mais là n'est pas l'essentiel. Une autre chose que je dois confesser, c'est mon goût pour la musique. Pas n'importe laquelle. Brahms. Ou Wagner. Car je persiste à croire que toute beauté est tragédie. Ou alors il ne s'agit pas de beauté. J'ai lu cette mièvrerie quelque part et elle m'a plu. Certaines inepties ont le don de vous reconforter. Il y a toujours des signes, des petites revanches, des événements, aussi encourageants que l'incendie du Théâtre argentin¹ de ma ville ou la destruction par le feu d'une bibliothèque, pour nous apaiser. Toujours.

Ce dimanche-là, le *Requiem allemand* et le *Chant du Triomphe*² figuraient au programme du concert d'orgue dans la cathédrale, deux œuvres qui, peut-être par association d'idées, me tiraient de la léthargie où j'étais plongé. Lire m'endort et rien de ce que je lis ne me semble crédible, à part le journal. La musique, au contraire, ne vient jamais rien me dire et, cependant, elle me stimule. C'est une question d'épiderme, une affaire de sensualité. Récemment, j'ai lu qu'aux portes des crématoires d'Auschwitz, on jouait de la musique, du Schumann en particulier, et ce seul détail a suffi à m'émouvoir. J'ai toujours pensé, par ailleurs, que la sensualité n'est qu'un

¹ En 1977, un incendie ravagea la quasi-totalité du Théâtre argentin de La Plata. (Toutes les notes sont du traducteur.)

² Il s'agit de deux pièces de Brahms.

des chapitres de la violence. Il y en a d'autres. Enfant, j'allais souvent au parc Saavedra voir les fontaines où nageaient des poissons frétilants et colorés. Je passais des heures à admirer la merveille qu'offraient au regard leurs tonalités et l'élégance de leurs mouvements. Candide, je me figurais que le périmètre où s'agitaient ces poissons était délimité non par une enceinte mais par la nature elle-même qui, contrairement à ce qu'on dit tristement, ne m'a pas toujours paru bien sage. Alors j'en attrapais quelques-uns puis les emportais jusqu'aux branches basses d'un cyprès tout proche. Je les y enfiais par la bouche jusqu'à ce que le bout de la branche sèche ressorte par l'orifice anal. Les poissons se tordaient, se convulsaient, et l'arbre prenait vie. On aurait dit qu'à ce moment-là, ils allaient s'envoler.

Le concert commençait à huit heures. J'avais du temps devant moi et décidai de sortir me promener. J'avais l'âme d'un dimanche après-midi. En quittant la pension, je remarquai un va-et-vient inhabituel dans les rues. Les gens se pressaient dans les cars et les véhicules particuliers. Certains entonnaient des rengaines entraînantes tandis que d'autres lançaient des insultes en agitant des fanions. Les bus étaient peinturlurés d'inscriptions allusives et ornés le long de chaque côté de drapeaux noués les uns aux autres. Les klaxons résonnaient en chœur et ce vacarme agressif était général. Je me dis qu'ils avaient leurs raisons. Jamais je n'ai eu beaucoup d'affection pour ce genre de manifestations. Pas seulement sportives, mais de toute espèce. Une fois, je partis à pied pour Lujan. En chemin, j'atterris dans un hôtel. La ville était bien plus

petite et, disait-on, très fervente. L'hôtel avait un nom que j'ai oublié et une pancarte à l'entrée disait : « Équipé toute l'année ». Au séminaire, chaque fois qu'un tournoi de football avait lieu après les cours, on m'inscrivait pour servir d'arbitre. Je n'ai jamais refusé, mais j'ai toujours joué ce rôle à contrecœur. Mes camarades profitaient de ces rencontres pour devenir des hommes et, même si les séminaristes jouent tout le temps au football, une heure et demie suffisait à épuiser toute leur agressivité. Les lois du jeu sont immuables.

J'entamai ma promenade sans savoir où j'allais. Les rues se dépeuplèrent à toute allure et, dans l'air, le parfum des tilleuls se confondait avec les rafales sulfureuses de la distillerie. Le ciel était paisible, parsemé toutefois de quelques nuages violacés qui se déplaçaient vers l'ouest. Ou peut-être pas, car il est difficile, dans une ville, de garder le sens de l'orientation.